

Pour J-J Ostier

De l'univers considéré comme un voyage de noces

De la phrase fameuse et très mal interprétée de Léonard décrétant la peinture "*chose mentale*", trop nombreux, depuis les débuts de ce siècle jusqu'en son actuelle fin, se sont crus invités à déduire que l'exposition d'une idée ou d'une construction intellectuelle suffisait à être œuvre d'art. D'où la triste et prétentieuse froideur de nos arts conceptuels.

Mais cela ne doit pas autoriser à se précipiter vers l'excès contraire et à refuser à l'art toutes prétentions à l'intelligence pour le cantonner aux seules exaltations de la matière et des sens. L'art doit être chair, on s'est trompé gravement à l'oublier, mais tant mieux si cette chair est vivante, c'est-à-dire animée par un esprit, informée par une idée du monde.

Jean-Jacques Ostier est de ceux qui croient aujourd'hui possible, salutaire et même urgente la reprise d'un dialogue, hélas prématurément interrompu il y a plusieurs siècles, entre les domaines des arts, des sciences et des spiritualités. L'aspiration à l'heureuse synergie de sentir, comprendre et contempler est au cœur même de son œuvre. Et c'est sa première et plus rare qualité que de chercher toujours le plus haut équilibre entre la part du corps et celle de l'âme; de ne pas opposer sensualité et connaissance, de montrer au contraire qu'elles concourent l'une à l'autre, s'unissent, s'affinent et s'élèvent ensemble.

Cette exposition donne à voir et elle donne à comprendre, elle donne à admirer comme à s'interroger, elle offre à cheminer, parfois à s'arrêter. Elle donne du sens, encore un peu plus de sens au monde, en même temps qu'elle prête à rêver sur son mystère en contribuant à l'agrandir.

Aussi est-elle riche, en amont comme en aval, de références mythologiques, connotations astronomiques, alchimiques allusions. Nombreuses sont ses sources, plus encore ses affluents, et larges sont ses bouches, fertiles ses alluvions.

Ce sera à chacun d'y naviguer longtemps entre les rives et les rêves qu'elle parcourt. A son rythme, selon ses connaissances et désirs, à chacun d'y trouver ses haltes, d'y reconnaître ses étapes, d'y choisir son chemin.

Tout au plus peut-on, comme elle le fait elle-même, proposer une carte...

Précisément une carte du Ciel.

Par les belles nuits boréales du mois d'août, de part et d'autre de la Voie Lactée, on peut voir loir d'un vif éclat "les trois étoiles de l'été". Ce sont Deneb, dans la constellation du Cygne; Altaïr, dans celle de l'Aigle; enfin Vega, dans celle de la Lyre. Ces deux dernières sont aussi respectivement nommées Le Bouvier et La Tisserande.

Le septième jour de la septième lune, soit autour de la mi-août, une pluie d'étoiles filantes semble partir de la constellation du Cygne (c'est pourquoi les astronomes les nomment les cygnides) pour aller relier Véga et Altaïr. Les anciens chinois avaient là-dessus une très belle histoire:

"La Tisserande, fille de l'Empereur Céleste, habitait à l'est de la Rivière Céleste (Voie Lactée). Comme elle travaillait toute l'année sur son métier, elle n'avait guère le temps de s'occuper de sa propre toilette. Aussi, ayant pitié d'elle, son père la maria à un bouvier de l'ouest de la rivière. Mais son travail s'en trouva relâché. Furieux, l'Empereur ordonna à sa fille de retourner à l'est de la rivière et de ne rejoindre son mari qu'une fois par an. Pour cela se formait cette nuit-là un immense vol de pies, si dense qu'il constituait un pont où pouvait cheminer l'épouse vers son époux".

Tel est, strictement condensé, le noyau même de cette singulière exposition-parcours, son paysage central. Gravitent autour, c'est le cas de le dire, bien d'autres symboles, d'autres mythes, d'autres méditations sur l'Aigle, le menhir, le temps, la lumière, les jardins de pierres et de sable, la rencontre avec l'Autre, etc. D'innombrables songeries, par exemple sur la rare et lumineuse conjonction du continu (le tissu de la Tisserande) et du discontinu (le troupeau du bouvier), d'infinies ouvertures et conjectures peuvent jaillir de flâneries entre ces œuvres.

Elles agissent comme résonateurs d'imaginaires, catalyseurs de connaissance essentielle et enfouie, interfaces entre notre mémoire la plus profonde et celle même du cosmos. Ce sont grands panneaux dressés comme miroirs, voiles ou antennes. Les astres s'en drapent, s'y découvrent et s'y prennent. Les météores y trouvent leur poids, leur présence, leur opaque et résistante réalité, sans pour cela y rien perdre de leur énigme et de leur poésie. Les radiosources le sont d'émerveillement. Rien, devant ces œuvres, ne nous est tout-à-coup aussi proche que le plus lointain. Rien ne nous disait mieux la douce impatience qu'ont l'un de l'autre l'univers et l'esprit.

Une nuit, il arrive que celui qui garde le troupeau du divers, le troupeau des "dix mille choses", rejoigne son aimée, l'Autre, la Tisserande, qui sans trêve réunit les fils pour en faire un tissu, un texte, une pensée, une extase. Le berger du Tout consomme ses noces avec la tisseuse de l'Un.

On sort d'ici armé de grande paix, empli d'un vaste vide, recueilli dans l'étendue sans bornes. Maintenant les étoiles scintillent dans la nuit de notre crâne, et la Voie Lactée, là-haut, est un vaste cortex où vibrent et brillent les myriades de milliards de neurones d'une intelligence splendide et souveraine.

L'univers est soudain jaillissant comme un pont de lumière jeté de notre centre vers le sien, et de son sens au nôtre.

Gérard Barrière
Le 15 octobre 1991